

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 13

Artikel: Jeux d'enfance : [1ère partie]
Autor: Ave.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



C'est le printemps !

Un merle audacieux
Chaque matin module
Son chant harmonieux !
Tous les oiseaux crédules,
S'égosillant, ravis,
L'escortent à l'envi !
C'est le printemps
Oh gai !
C'est le printemps !
Les Zéphirs réveillés
Chassent l'hiver morose !
Partout dans les halliers
Des insectes se posent
Jouant dans les réseaux
Des branches, des rameaux !
C'est le printemps
Oh gai !
C'est le printemps !
Aux souffles enjôleurs
L'univers s'abandonne !
Tout prend vie et couleur,
Les bois, les champs fleurissent,
Fêtant le renouveau
Qui jaillit du tombeau !
C'est le printemps
Oh gai !
C'est le printemps !
Le vieillard engourdi,
Tressaillant d'allégresse,
Pense aux prés reverdis,
Et soudain se redresse !...
Dans son vieux cœur transi
L'espoir renaît aussi !
C'est le printemps
Oh gai !
C'est le printemps !
Louise Chatelan-Reulet.



LO CONDZI AO FRÉDÉRI

J'ÉTAI ein nonante et ion ao bin nonante-dou. Lâi avâi onna vote, pé l'Pllie-quebon, po nommâ la municipalità. Lo Frédéri à Dzibilliet l'étaï tot dzouvenno. L'étaï o premi coup que poâve votâ.
Adon, l'avâi fé on bocon ribote, avoué dâi po de son adzo, et l'étaï adi dzoïao. Tsantâve : Qu'on déroule ! et : Que dans ces lieux ! tant que pû bramâ.
La vôte sé fasâi dein lô moti, que l'étaï prou-se dâo vilhio collidzo io la maîtresse fasâi l'é-poula âi bouébo. Clliâo bouébo l'étaï dâi tot terrillio ; ma la damuzâlle Fanely l'étaï 'na trâna pernette. Fasâi martsî totte sa troppa dé elhie et dé valets quemet on vretâillio colonet avoué sê sordâ.
Ma vaitcê noutron Frédéri qu'étaï tot con-

teint dé vère que son oncllio l'avâi éta nommâ municipau. Volliâi que tsacon saï adi conteint. L'a de à sê camerâido dé rioule :

« L'est maü fé de vère les bouèbe pé l'écoûla orâ. Mon oncllio l'est quasû syndique. Pû pardine bailli condzi à sta marmailâ. L'est on dzo dé fita po tsacon âo velâdzô. Veni avoué mé ! »

Lê trâi lulu châtant sù le z'egrâ dao collidzo, et lè vaïque dein lo pailo io la maîtresse fasâi recordâ lo livret.

« Mè z'einfants, fâ lo Frédéri, l'è mau fé de vo vère dinse à sêgotta su lo livret on dzo de fital. Vo baillio condzi tant qu'à déman. Allâi vo z'ein ein paix. Ainsi soit-y ! »

La damuzâlla l'étaï asse rodzette qu'onna pomme tsatagne. Preind son carré dé tsâno et ran ! sù la rite à Frédéri que s'étaï betâ su la chôla et ne volliâi pllie sé sailli défroû.

Ma fai, ti lè bouébo tsantâvant, bouélâvant, subliâvant. Pllie moïan dé rein dere et de rein oûre.

La pourra maîtresse dévessâi bailli condzi assebin. L'a z'éta tsi lo menistre l'ao contâ l'affère.

Mâ, la dzo d'apri, l'est lo Frédéri que s'est trâova einreimblâi âo tot fin ! Lo menistre l'a fé queri et l'a de : « Mn'ami ! vo z'te bon po allâ portâ vôtre tsaosses tsi Monsû lo préfet ! L'est dao biaü ! Voutr'oncllio qu'est municipaü ! »

— Mâ ! mâ ! Monsû lo menistre ! desâi lo pourro gaillâ, tot motset, ié pardine 'na pucheinta vergogne. Se vo volliâi cein arreindzi ein dâoce, vo djuro bin de ne jamai recoumeinci stâo pouette manaire !

Lo menistre l'a zû pedi rappoo à l'oncllio qu'é-tâi tot plliein imbêta. L'a de à la damuzâlla Fanely : « Vo faut estiûsa clli dzouvenno po sti iâdzô. Se dévessâi allâ tsi lo préfet, n'ein farâi onna grippe ! »

Et l'affère l'a éta cliouze dinse.

Mâ, trente annaie apri, lo Frédéri et la maîtresse se sant retrovâ on bi dzo. Ti lè dou s'é-tant mariâ.

La maîtresse, que fasâi l'écoûla pé la vela, vegnâi couilli lo raisin tsi sa cousena Lisette, que démonâve tot proutse dâo Frédéri. Stisse l'étaï pé la vegne po rappertsî lo raisin avoué sa branta. A midzo, la Lisette vint avoué lo medzi tot tsâud, et tsacon s'est chetâ de cé de lè po agottâ lo fritot.

La maîtresse l'a trova na bouna plliace sù la branta. Lo Frédéri l'est arrevâ lo derraï et l'a fé : « Vu pardine me cheta assebin su la branta ! No né volliên pas no tsecagni, lè dou. No no sein adi bin accordâ ! »

La maîtresse guegnive dé coûté lo Frédéri et l'a fé : « Oh !... oui ! » ein rizeint à maiti.

L'apri-midzo, l'a contâ à sa cousene tota l'affère dâo dzo dé la vôte, dâo condzi et dâo préfet, et la Lisette l'a fé na boûna recaffaie.

Mâ, la vèpra, vaitcê lo Frédéri que vint dein la cusena io la Lisette fasâi lo café et l'ai fé, dinse : « Accutâ-vâi, Lisette, quand mé sù betâ sù la brante à coûté dé ta cousena, mé sù peinsâ se sé sovegnâi assebin dé l'écordjataie que m'avâi bailli on dzo dé vôte, ein nonante et ion ! »

— Bin sù que ma cousena s'ein sovint, fâ la Lisette. M'a contâ totta l'affère apri-midzo, et no z'ein onco bin recaffâ lè dou !

— Charrette ! sta poison de Fanely ! Faillâi

la vère et l'oûre ! Et falliâi cheintre son carré de tsâno que tapâve sein cresenâ ! Clliâo femme ! faut pas lè z'ingrindzi !

— Et clliâo z'homme ! de la Fanely qu'avâi oû tot cein, faü bin lè femme po lè corredzi tant qu'à l'écoûla et mimameint âo mariâdzô. »

Suzette à Djan Samüet.

Consultation. — Le docteur P., qui est député, regagnait l'autre jour son domicile, quand il fut abordé par une petite dame sautillante, qui, le reconnaissant, lui fit maints compliments et politesses.

— Docteur, par ci, docteur par là !... Cela n'en finissait plus et le docteur cherchait un prétexte pour s'échapper.

Décidée d'en finir et d'arriver au but, la petite dame se plaignit brusquement de douloureuses brûlures dans l'estomac.

— Que faut-il faire, cher docteur

Notre bon docteur fit mine de réfléchir, et brusquement :

— Mais d'abord, Madame, déshabillez-vous...



JEUX D'ENFANCE

QUELLE abondance de jeux nous avions, au pied du Jura ! Ils ponctuèrent les saisons avec autant de précision que le calendrier. Leur tour était aussi réglé que celui de certains mets pour les gastronomes. Mange-ton du vacherin au mois d'août ? Et serait-ce le temps de jouer à la « Mère aux confitures » ? — Bon pour les soirs d'hiver, tout cela.

De ces jeux, qui exigeaient de simples accessoires, et parfois n'en voulaient même aucun, je vais en rappeler quelques-uns, sans doute démodés aujourd'hui.

Au premier printemps, les cerceaux des tout petits — cercles de fer du tonnelet mis en pièces, cercles de bois de la seille tombée en douves — roulaient à qui mieux mieux dans les rues du village et, devant leurs bambins de propriétaires, tombaient avec régularité dans les cordes à sauter de nos sœurs. Nous laissons brailler et s'accommoder entre eux ces enfants minuscules. Nous en étions déjà à des jeux plus sérieux dans les cours des fermes. Nous avions le *péta-contre*. Pas même un pape ne nous en eût détourné.

C'était un jeu de boutons qui florissait au printemps. Pourquoi les boutons à cette époque ? Symbole de l'année en ses débuts, peut-être ? Simple révision de vêtements ?... Bref ! nous en avions tous en abondance.

Ah ! je vous garde encore en l'œil et la mémoire, boutons !... Je vous y vis, *bouche-trous* qui exigiez un crochet pour fermer de nobles bottines, vous mêler au bouton d'os des salopettes de campagne ; et toi, bouton de porcelaine de nos petites « tailles », de nos jaretelles ; bou-

ton cousu de fil blanc du caleçon des grandes ; bouton de nacre pour chemisettes, ou d'étoffe grise pour les gants ; je vous y vis surtout, vieux amis, *moules* de bois recouverts de cretonne, vous qui *mouriez boutons pour renaitre toupies* grâce à la vertu d'un bout d'allumette. Et vous autres, tombés, avec des inscriptions anglaises, d'un pantalon médical ; et toi aussi, bouton à la soie élimée d'une redingote pastorale ! Eh ! oui, tous, vous dis-je, tous, ô boutons de village, nous vous tenions dans nos mains de gosses ! Et nous y prenions plaisir, car vous étiez toute la vie, tout le jeu : *le péta-contre*.

Il s'agissait pour les joueurs de lancer tour à tour chacun son bouton contre une porte de grange et ensuite d'évaluer la distance entre les points de chute. Puis on pidait¹ ou, si vous l'ignorez, on mesurait avec les pieds et avec les mains : « 7 pieds, une main, 3 doigts ». L'estimation la plus exacte faite avant le contrôle désignait le gagnant. On le payait en boutons, selon les erreurs commises par les perdants.

On appelait *bombes* certains boutons fort estimés pour lancer contre la paroi. Ils provenaient des tuniques militaires — *bombes creuses* — ou des capotes — *bombes pleines* —. Ils avaient la blancheur de l'infanterie, le doré à grenades de l'artillerie, les haches des sapeurs. Et perdre sa bombe, c'était perdre son drapeau, son honneur. Le jeu n'était pas sot. Que de particuliers, de diplomates, de peuples sauraient mieux estimer les distances s'ils avaient joué au péta-contre du Pays de Vaud.

Il y avait aussi le temps des haricots. De toutes couleurs, de toutes dimensions, ils s'accumulaient dans nos poches orgueilleusement gonflées, et parfois ils les laissaient sinistrement vides.

Nous jouions à *la Dame*. Chacun avançait un certain nombre de haricots dont on formait un cercle sur un endroit plat. Au milieu, on mettait *la Dame*, un petit, rond, mi-partie jaune et blanc. Puis, d'un gros *Soissons* mis entre le pouce et l'index formant catapulte, on tâchait d'atteindre la Dame ou tout au moins quelques pièces. On gagnait ce qu'on pouvait faire sortir du cercle. Si la Dame était projetée en dehors, le vainqueur ramassait tout. Cela ressemblait au jeu des billes.

Mais nous avions mieux encore : Un joueur se présente à un autre, la main fermée et pleine de haricots. Alors s'engage ce dialogue :

Le premier : Chevalière ?

Le second : Chandron.

Le premier : Combien ?

Le second : Montra.

Le premier : Pa la pina.

Le second cite un chiffre. On vérifie le contenu. Si le deuxième a deviné exactement, il reçoit la poignée. En cas d'erreur, il paye la différence. A la demande de « Montra », le premier doit ouvrir la main un instant, mais seulement s'il a plus de dix haricots, et alors le second dit le chiffre qu'il estime avoir vu. Pour égaliser les chances, et par courtoisie de chevalier, il était d'usage de poursuivre un moment le jeu entre les deux mêmes. S'il refusait de jouer, l'interpellé brisait net le dialogue : « Chevalière » ? — « ... Cambronne² ! »

Alors, on n'entrait pas en matière.

(A suivre.)

Ave.

LA DISPARITION DE LA BOURGEOISIE

(Extrait de la dernière « Lettre vaudoise » de M. H. Laeser).

DANS trop de nos villes et bourgades vaudoises, les vieilles familles bourgeoises disparaissent les unes après les autres, attirées par la tentacule de localités plus grandes ou frappées d'extinction. Feuillotez les savants cahiers du Bureau fédéral de statistique et vous serez frappés de voir combien la propor-

¹ Pider : mesurer avec les pieds. Dans notre cas, les mains qui se sont ajoutées viennent du singe plutôt que de l'étymologie.

² Comme d'habitude, Cambronne est un peu là pour sauver l'honneur.

tion des bourgeois dans la plupart de nos chefs-lieux de district, est minime (pour ne pas dire parfois inestimable) en regard des non-bourgeois. Il faut dire aussi que le non-bourgeois Vaudois ou Confédéré, sollicite très rarement son admission à la bourgeoisie de la commune où, cependant, sa famille est fixée souvent depuis plusieurs générations. Cela coûte cher, le canton de Vaud a un système de naturalisation fort différent de celui de beaucoup d'Etats confédérés ; ce système ne facilite pas la naturalisation des ressortissants du canton désireux d'acquiescer une nouvelle commune de bourgeoisie, ou des Confédérés. Et notons, à ce propos, en passant, que le projet de loi sur la naturalisation suisse, pendant devant les chambres fédérales, s'il favorise, et énormément, le candidat étranger, n'aura aucune répercussion sur les ressortissants du canton ou des Confédérés. Si l'effectif des non-bourgeois subit quelque modification, ce ne sera certes pas par l'afflux de candidats ressortissants du canton ou Confédérés.

» Nous disions donc que l'élément bourgeois était en forte diminution, si ce n'est en quasi-disparition, dans plusieurs communes importantes. De nos dix-neuf chefs-lieux de district, six seulement ont à leur tête un de leurs bourgeois : à savoir Vevey, Nyon, Avenches, Cully, Châteaudoix et Le Chenit. Au reste, pour ces deux dernières localités, jamais un « Damouna » (habitant du Pays d'Enhaut) et un Combi ne concevraient qu'on pût choisir un syndic parmi les « étrangers », — ce qui désigne tout simplement les non-bourgeois, vinssent-ils du village d'à côté... »

LE BULLETIN METEOROLOGIQUE

ÇA, c'est une sale blague, se dit Jean Laveine, en rentrant dans son bureau. Il était rédacteur en chef du *Triple Echo*. Son directeur venait de l'appeler et lui avait tenu le langage suivant :

— Voilà, mon cher. Il nous faudrait tous les jours un bulletin météorologique. Ça manque. Plusieurs fois déjà des lecteurs m'en ont parlé. Ouvrez donc une petite rubrique. Hein ? ce n'est pas difficile. Tous les journaux ont ça...

Sans doute ce ne devait pas être difficile. On peut consulter sur les tendances du temps le baromètre enregistreur de l'opticien de la Grande Rue, quand celui-ci n'a pas oublié de remonter sa mécanique ou de mettre de l'encre dans le petit godet.

Jean Laveine ouvrit sa fenêtre, examina le ciel et se rassit pour écrire : *Prévisions du temps*. Il eut beaucoup de mal à accoucher de trois lignes. Après force ratures il se décida pour la formule suivante :

« Temps brumeux, vent variable, faible ; quelques ondées à caractère orageux ; soleil intermittent. »

Le lendemain, il en fut ainsi. Encouragé, Jean Laveine continua à donner tous les jours des pronostics qu'il écrivait au petit bonheur ; jamais il ne commit d'erreurs graves et jamais aucun lecteur ne réclama. Si bien que pour organiser son travail d'une manière rapide et agréable, il prit le parti d'inscrire une cinquantaine de formules sur de petits billets qu'il plaça dans un boîtier *ad hoc*. Chaque matin, il les remuait, en tirait un au hasard et envoyait le gagnant à l'imprimerie.

Et les bulletins météorologiques se succédèrent ainsi à la plus grande satisfaction des lecteurs.

Il y avait près de deux ans que cela durait, quand un matin on annonça au rédacteur en chef un visiteur qui fit passer sa carte :

MODESTE SAVOIR
Directeur du Super-Observatoire
international

— Diable, diable ! se dit Jean Laveine, mauvaise affaire ! Faites entrer.

Monsieur Modeste Savoir se présenta très aimablement.

— Monsieur, dit-il, vous connaissez notre Ob-

servatoire et vous avez à quels travaux il se livre. Depuis que j'étudie les questions météorologiques je n'ai rencontré chez aucun de mes confrères de pronostics aussi justes que les vôtres. Moi-même je n'ai jamais obtenu de résultats aussi remarquables.

Je dois vous dire que depuis un an je suis votre bulletin avec attention. C'est lui qui a donné le plus faible pourcentage d'erreurs. Je viens donc, au nom de la science, vous demander quelques renseignements sur vos procédés et sur les appareils de précision que vous employez.

Accablé par cet éloge imprévu, Jean Laveine demeura une minute et demie sans pouvoir répondre. Son visiteur n'était-il pas un humoriste. Mais non, Monsieur Modeste Savoir était l'homme le plus sérieux du monde.

— Mon Dieu, Monsieur, finit par dire Jean Laveine, vous me comblez... mais vraiment, j'ai n'ai pas grand mérite. J'arrive à cela par une sorte d'intuition... je regarde le ciel... j'observe.

— Prétendriez-vous posséder un diagnostic spécial en la matière. Ce serait alors un cas de connaissance vraiment supra-normale.

— Hé ! hé ! peut-être, mon cher confrère, se hasarda Jean Laveine. J'ai beaucoup observé et j'ai noté mes observations.

Monsieur Modeste Savoir manifestait une impatience légitime ; il tenait pour tout à fait insuffisantes les explications qu'on voulait bien lui donner et sortant de son attitude courtoise montrait légèrement agacé.

Amusé par la naïveté de son interlocuteur, mais excédé aussi par ses importunités, Jean Laveine finit par sortir de son tiroir la fameuse boîte.

— Ceci est tout mon Observatoire — Agitez avant de s'en servir ! — Voulez-vous connaître le temps qu'il fera demain, mon cher confrère, tirez vous-même...

Monsieur Modeste Savoir prit un bulletin, le déplia et lut :

« Température légèrement en hausse. Nuages à l'est avec éclaircies. Pluies à l'ouest. »

— Et voilà, dit Jean Laveine. Ce n'est pas plus difficile que cela. Vous avez maintenant tout mon secret...

Monsieur Modeste Savoir protesta au nom de la science et se retira très fâché, persuadé que le rédacteur en chef avait, tout en se moquant de lui, refusé de lui dévoiler une mystérieuse découverte scientifique.

Et le *Triple Echo* continue comme par le passé à donner des prévisions météorologiques d'une qualité très supérieure à celle de tous les Observatoires de la terre.

Un niais rappelait à Madeleine Brohan ses succès passés et lui disait :

— Que voulez-vous, on ne peut pas être et avoir été.

Madeleine Brohan répondit :

— Mais si ! On peut avoir été un imbécile et l'être encore !

LA CRAVATE

SI on consulte les Messieurs qui se piquent d'un peu de recherche dans la mode, la plupart vous diront que la cravate n'est pas un vilain accessoire de toilette, qu'elle a sa nuance, son genre ne sont pas indifférents qu'ils doivent s'harmoniser avec la physionomie et l'allure des individus, et que ce bout d'étoffe claire ou voyante selon le goût de chacun, fait un peu partie de la personnalité de celui qui le porte.

Tout le monde connaissait la cravate de De Gaulle et on n'imaginait pas le barde patriote qui privé de cet ornement qui donnait un caractère à son visage typique. M. Le Bargy, quand il jouait, avec l'élégance que l'on sait, les jeunes premiers, lança un certain nœud aux coins repliés qu'il a conservé, et qui obtint un succès énorme. M. Paul Deschanel fut un des premiers à adopter cette mode.

Comment imaginer le chansonnier Fursy sans sa légendaire lavallière, et M. Mussolini sans l'étricot petit ruban noir qui rappelle beaucoup plus un lacet qu'une cravate ?...